

Introduction

Pendant tout le XVIII^e siècle, l'ouvrage de Locke — *An Essay Concerning Human Understanding* (1690) — a connu un succès sans précédent. Déjà en 1688, l'*Abrégé de l'Essai* fit grand bruit ; Locke l'avait communiqué à Leclerc, pour la *Bibliothèque Universelle*¹, afin que soit annoncée la publication imminente de son livre. *L'Essai* lui-même se répandit comme la poudre et connut coup sur coup quatre éditions jusqu'à la mort du philosophe en 1704. Publiée du vivant de Locke, la traduction française de la 4^e édition par P. Coste — *Essai philosophique concernant l'entendement humain* —, en constitua, dès 1700, une véritable mise en vitrine dans toute l'Europe. *L'Essai* fut alors au point de départ d'une analyse des idées, où l'on voyait le tremplin d'une science de l'esprit humain. Véritable ferment pour la philosophie des Lumières, l'ouvrage fut considéré comme l'assise théorique d'une défense de la liberté de pensée et d'agir. Dans ses écrits politiques, Locke s'était ouvertement engagé pour défendre les idéaux républicains de la « Glorieuse Révolution » de 1688. Et, au-delà de ce qu'il pouvait prévoir et escompter, la traduction Coste de *L'Essai* fut tenue plus tard pour l'instrument que les Encyclopédistes avaient mis au service de la Révolution française elle-même.

C'est au XIX^e siècle que le romantisme et la contre-révolution firent brutalement tomber la philosophie de Locke dans l'opprobre et bientôt dans l'oubli. De « best-seller » qu'il était, *L'Essai* fut alors victime d'une mise à l'écart dont les études philosophiques portèrent trace jusqu'à la seconde moitié du XX^e siècle. Au mieux, c'était dans le discours du dénigrement que Locke se trouvait désigné comme le représentant par excellence de *l'empirisme*. Avec l'empirisme et les

1. « Extrait d'un livre anglais qui n'est pas encore publié, intitulé : *Essai philosophique concernant l'entendement*, où l'on montre quelle est l'étendue de nos connaissances certaines et la manière dont nous y parvenons. Communiqué par Monsieur Locke » (*Bibliothèque Universelle et Historique*, année 1688, t. VIII, p. 49-142).

associations toutes négatives dont il souffrait alors, Locke n'était donc pas du bon côté ; et il fallut attendre les années 50-60 pour voir renaître de nouvelles recherches et entreprises éditoriales qui firent sortir Locke et la philosophie anglaise du contexte de dérision générale où les générations précédentes les avaient fait sombrer. Le renouveau des études lockiennes doit son point de départ à la redécouverte, en 1935, de manuscrits de Locke (dits la *Lovelace Collection*) et à leur acquisition par la Bodleian Library, Oxford. Aux alentours de cette date, un livre de R. I. Aaron, *John Locke*, fournit une exposition d'ensemble de la philosophie de Locke et une exposition de la genèse de *l'Essai*, appuyée sur une analyse comparative des différents *Drafts* que Locke en avait laissé¹.

La Seconde Guerre mondiale mit cet épisode positif en sourdine. C'est avec J. W. Yolton et P. Laslett que les études lockiennes prirent un nouveau départ. En 1956, avec *John Locke and the Way of Ideas* (1956), J. W. Yolton offrit une restauration minutieuse de la place de Locke dans l'histoire de la philosophie post-cartésienne. En 1960, la publication des *Two Treatises of Government* par P. Laslett établit que ces traités avaient, non pas suivi, mais précédé la Révolution de 1688. En 1961, J. W. Yolton mit *l'Essai* à la disposition générale, dans une édition très accessible, en deux volumes, dont on peut regretter l'épuisement. En France, l'élucidation de la notion d'*empirisme* appliquée à Locke, son rapport direct à l'état de la médecine (et du conflit entre médecins dogmatiques et empiristes), ainsi que l'étude précise du contact personnel entre Locke et Sydenham², furent en 1973 les objectifs de F. Duchesneau avec *L'Empirisme de Locke* (La Haye). Désormais, la restitution des œuvres complètes de Locke, par de P. H. Nidditch et G. A. Rogers (*The Clarendon Edition of The Works*, Oxford, 1975...), est à la fois le moteur et la marque de cette

1. Draft A, 1671 ; Draft B et C, 1685-1687.

2. F. Duchesneau nous apprend que les deux hommes se sont rencontrés pour la première fois en 1667, à Oxford, au moment où Locke y était le médecin et le secrétaire personnel de Lord Ashley (1^{er} Shaftesbury). Sydenham se serait lié d'amitié avec Locke, qui aurait activement pris part à ses propres recherches, notamment à une version corrigée des *Observationes medicae* (1676) et à un ouvrage de méthodologie médicale auquel il ne fut pas donné suite, le *De Arte Medica* (1669).

renaissance d'intérêt pour la philosophie lockienne, que divers ouvrages collectifs de philosophie de la connaissance viennent désormais régulièrement enrichir.

Pour les ouvrages de langue anglaise qui nous semblent les plus adaptés pour une initiation aux problématiques indiquées par notre titre, attirons particulièrement l'attention sur les livres suivants : R. I. Aaron, *John Locke*, Oxford, 1937, 3^e édit. 1971 ; R. S. Woolhouse, *Locke's Philosophy of Science and Knowledge*, Oxford, 1971 ; J. L. Mackie, *Problems from Locke*, Oxford, 1976 ; *Locke on Human Understanding*, ouvrage collectif édité par I. C. Tipton, Milton Keynes, 1977 ; J. W. Yolton, *Perceptual Acquaintance from Descartes to Reid*, Minneapolis, 1984 ; N. Jolley, *Locke, His Philosophical Thought*, Oxford, 1999 ; *The Cambridge Companion to Locke*, étude collective dirigée par V. Chappell, Cambridge, 1994. Le lecteur plus avancé ne saurait, pour une compréhension précise de l'articulation épistémologique entre l'*Essai* et la philosophie corpusculaire, se passer de l'ouvrage de P. Alexander : *Ideas, Qualities and Corpuscles, Boyle and Locke on the External World*, Cambridge, 1985. L'ouvrage de M. A. Ayers : *Locke* (2 vol., Londres, 1991) constitue aujourd'hui une somme, sous le double rapport de l'épistémologie et de l'ontologie. Enfin, V. Chappell dirige un nouvel ouvrage collectif : *Locke* (Oxford University Press, 1998, 327 p.) qui, à la manière du *Locke* de Tipton de 1977, apporte de nouvelles discussions sur l'épistémologie, la philosophie du langage et la métaphysique de l'*Essai*.

Il est vrai qu'un panorama, fût-il sommaire, se devrait d'insister plus que nous ne l'avons fait, sur l'importance accordée à la philosophie politique, à la philosophie morale et aux controverses de Locke avec les théologiens de son temps. Cet intérêt serait légitimé par les objectifs pratiques du philosophe montrant, dans l'*Essai* même, que la connaissance des hommes, pour limitée qu'elle soit, est adaptée à leur bonheur et leur salut.

C'est précisément la philosophie politique qui, en France, a fourni le premier matériau des études lockiennes avec, en 1960, l'ouvrage de R. Polin : *La Politique morale de John Locke*. Aussi bien peut-on se

réjouir de disposer aujourd'hui d'une pléiade de travaux éminents consacrés à la pensée morale et politique de Locke¹. Ainsi, *John Locke et la raison raisonnable*, par Simone Goyard-Fabre (1986) ; Yves Michaud, *Locke*, (1986) ; *Morale et loi naturelle* (édition des textes de Locke consacrés à la *loi de nature*), par Jean-Fabien Spitz (1990) ; *Expérience et raison, les fondements de la morale selon Locke*, par Jean-Michel Vienne (1991) ; enfin la superbe édition critique (1999) du *Christianisme raisonnable* par Hélène Bouchilloux et des *Épîtres de saint Paul* par Maria-Cristina Pitassi² ; tous ces ouvrages sont un brillant témoignage de la vitalité des études lockiennes. À quoi s'ajoute le fait que la publication de la traduction de l'*Essai* par Coste, connaît, depuis 1971 (Vrin) un succès qui ne se dément pas.

Toutefois, jusqu'à une date récente, aucun ouvrage, en France, n'étudiait l'*Essai concernant l'entendement humain* pour lui-même. Les choses sont heureusement en train de changer. D'une part, la publication, par Étienne Balibar, d'une nouvelle traduction du chapitre 27 du livre II de l'*Essai : Identité et différence*, accompagnée d'une étude lumineuse sur *l'invention de la conscience* par Locke, fait de ce chapitre un phare pour repenser les interprétations de la subjectivité, du *cogito* cartésien, en passant par le sujet transcendantal de Kant, jusqu'à la conscience et l'inconscient freudiens³. D'autre part, l'ouvrage de Marc Parmentier — *Introduction à l'Essai concernant l'entendement humain de Locke* — fournit désormais un excellent guide de lecture pour l'ensemble de l'*Essai*⁴. Quant à nous, pour introduire à cette œuvre majeure un public qui pourrait être intimidé par sa taille monumentale, ne craignons pas d'annoncer un livre de vulgarisation, sous-tendu par deux lignes directrices visant :

-
1. Locke, *Second Traité du Gouvernement Civil*, traduction et présentation par J.-F. Spitz, PUF, Épiméthée, 1994.
 2. Locke, *Que la religion chrétienne est très raisonnable*, (1695) ; *Sur les miracles* ; édit. critiques par H. Bouchilloux ; *Épîtres de saint Paul* (1707) ; *Vie de Coste* ; édit. critique par M.-C. Pitassi, Voltaire Foundation, Oxford, 1999, 270 p.
 3. Locke, *Identité et différence*, (II, ch. XXVII) présenté, traduit et commenté par É. Balibar : *L'invention de la conscience de soi*, Seuil, Paris, 1998, 330 p.
 4. M. Parmentier, *Introduction à l'Essai concernant l'entendement humain de Locke*, PUF, coll. « Les grands livres de la philosophie », 1999, 315 p.

1. à dégager en quoi Locke était perçu comme le promoteur de la nouvelle *voie des idées* (*the way of ideas*), que ses premiers lecteurs tenaient tout uniment pour être une « voie cartésienne », en dépit de la critique de l'innéisme qui pouvait mettre l'*Essai* aux antipodes de la philosophie de Descartes ;
2. à établir que, s'opposant aux métaphysiques antérieures et en prédécesseur de Kant, Locke fait de la philosophie une entreprise principalement *critique* : il s'attache à défaire les préjugés contenus dans l'impensé du langage afin de mettre en évidence, chez les philosophes, un désir incontrôlé de *dire plus qu'ils ne savent*, sans égard à leurs capacités réelles de connaître.

Comme le montre l'ensemble du livre III de l'*Essai* (*Of Words*) et comme l'indique en filigrane, mais avec insistance, tout l'ouvrage, les idées sont à peine des pensées, dès lors qu'elles ne sont pas potentiellement rapportées à un langage public. C'est donc le langage et le rapport des mots aux idées qui occupera le centre de notre étude.

Car le noyau dur et la nouveauté de la philosophie de la connaissance mise à jour dans l'*Essai*, sont dans ce double intérêt pour les idées et les mots, qui sont, on le verra, les uns et les autres, des signes. L'objectif de l'*Essai* obéit en effet à deux lignes directrices conjointes : d'une part, faire retour au socle originel des idées à partir des cinq organes des sens, les couloirs naturels (*natural inlets*) de l'expérience première des hommes, afin d'exposer le lieu précis de la finitude de leur connaissance ; d'autre part, montrer quelle est la prolixité indéfinie et multiforme de leur capacité langagière.

C'est cet écart entre l'ancrage sensible et nécessairement limité de leurs connaissances et les possibilités indéfinies de parole, qui conduit des hommes à *dire plus qu'ils ne savent*. Et c'est la mise en évidence de cet écart qui constitue le *diagnostic* porté par l'*Essai* sur les errements de la recherche théorique et sur les aveuglements des hommes en pratique. D'où le programme thérapeutique qui fait le fond de l'empirisme de Locke. Programme ouvert car, à l'image de Gassendi, Locke tient qu'il y a un progrès de nos connaissances, dans l'accumulation même des observations et dans la rectification indéfinie des

hypothèses. Et c'est avec un regard tourné vers le futur qu'il distingue, dans les toutes dernières lignes de l'*Essai* (IV, 21, 1-4), ce qu'il tient pour les trois grandes branches du savoir, sans doute inspirées d'une tradition stoïcienne :

- la *physique*, qui nous apporte le savoir de ce que sont les choses (matérielles et spirituelles) dans leur être spécifique, à savoir leurs propriétés et leurs opérations ;
- la *pratique*, qui, à la différence du caractère spéculatif de la physique, concerne la connaissance des moyens d'agir et d'utiliser nos facultés au mieux de notre bien-être ;
- la *sémiotique* enfin, qui est définie par Locke comme la *connaissance des signes*, une connaissance dont la logique avait été, jusque-là, l'étude partielle et l'expression principale.

En guise de conclusion, l'*Essai* est présenté comme une illustration exemplaire de cette sémiotique. D'une part, *les idées sont signes des choses* car :

Comme aucune des choses que l'esprit contemple n'est (à l'exception de lui-même) présente à l'entendement, il y a nécessairement quelque chose d'autre qui se présente à lui comme signe ou représentation de la chose qu'il considère ; et telles sont les idées.

D'autre part, *les mots sont signes des idées* car :

Comme la scène des idées qui constitue les pensées d'un homme ne peut apparaître immédiatement à la vue d'un autre homme, ni être conservée ailleurs que dans la mémoire [...], nous avons besoin de signes pour pouvoir communiquer nos pensées, aussi bien que pour pouvoir les enregistrer pour notre propre usage.

Telle est la fonction des mots (IV, 21, 4). Nous savons, au moins en principe, ce que sont les idées dont les mots sont les signes et qu'ils « représentent » (*to stand for*), à la manière dont les députés sont les délégués des citoyens ; nous n'avons, en revanche, aucun accès aux choses que nos idées sont censées « représenter » (*to represent*), au sens où elles en seraient des sortes de tableaux fidèles. La *sémiotique* doit tenir compte de cette équivocité foncière de la représentation qui

est celle des signes eux-mêmes. Sur la fidélité de nos idées aux choses mêmes, il y a toujours un risque à courir et une confiance à prendre.

Locke précise que la *sémiotique* ou « doctrine des signes » est totalement différente de la physique et doit constituer une discipline autonome. Notons qu'il emprunte ce terme à l'ancienne médecine, où la *sémiotiké* désignait l'examen des symptômes par lesquels pouvaient se reconnaître les maladies. Ce choix terminologique est un indice de la démarche fortement *thérapeutique* de l'*Essai* ; tout particulièrement lorsque Locke propose des remèdes contre l'imperfection et l'abus des mots (III, 21, 9-11) ainsi qu'un ensemble de défenses contre l'enthousiasme (IV, 19-20). Locke concède que la doctrine des signes avait déjà été en partie élaborée, sous le nom de *logique*, par ceux qui se sont occupés des mots en tant qu'ils sont signes de nos idées. L'originalité de la *sémiotique* est dans la double analyse des mots-signes et des idées-signes. C'est ainsi que le langage prend dans la théorie de la connaissance une place de premier plan, et fait du livre III de l'*Essai* un point de non retour dans la philosophie des temps modernes.

Aussi, nos analyses porteront-elles principalement sur les livres II et III. Si pourtant nous annonçons la connaissance, c'est pour autant qu'elle est, au sens étroit comme au sens large¹ toujours la visée de l'*Essai*, et que la recherche de ses « bornes » tient ensemble les idées, les mots et la connaissance que ceux-ci rendent possible (ou impossible). Le livre III découvre, au demeurant, un concept essentiel pour toute la théorie de la connaissance de l'*Essai*, celui d'« essence nominale » qui, au-delà de l'ordre des significations et hors de la « querelle des Universaux », permet à Locke de fonder un nouveau réalisme sur des « sortes » de choses, toujours révisables dans la philosophie naturelle. Loin que le livre III soit une parenthèse accidentelle dans l'*Essai*, il est le lieu particulièrement créatif de la mise en place d'une

1. La connaissance est définie au seuil du livre IV par 4 types de *convenance* (*agreement*) entre deux idées : l'*identité*, la *relation*, la *coexistence nécessaire*, l'*existence réelle*. Le livre IV jusqu'au chapitre 13, montrera que l'être humain possède une capacité de connaissance certaine relativement aux mathématiques et à la morale. À partir du chapitre 14, on apprend que les capacités des hommes sont néanmoins très limitées ; c'est le *jugement* qui prend le relais de la connaissance ; les hommes donnent leur *assentiment* à des propositions simplement probables.

philosophie des ressemblances doublée d'une *éthique de la similitude* : il n'y a en effet que des hommes singuliers, mais aussi une pensée de l'humain dans toute son extension qui parcourt sans cesse l'ouvrage. Ce sont des questions comme « qu'est-ce que mon semblable ? », « qu'est-ce que mon prochain ? », qui constituent le fond de la philosophie de l'*Essai*, alors que rien ne commande aux hommes singuliers de s'aimer, ou de s'entraider¹.

Berkeley et Leibniz se montreront remarquablement avertis de ce recentrage de l'enquête philosophique sur le langage : Berkeley se disait à lui-même (*Notes philosophiques* 717) que c'était une grande bévue de Locke que de n'avoir pas commencé l'*Essai* par le livre III (*Of Words*) ; Leibniz, quant à lui, pour discuter les présupposés épistémologiques et métaphysiques de l'*Essai*, faisait dialoguer les deux personnages des *Nouveaux Essais* sur la recherche des meilleures dénominations. Si les enjeux ne sont jamais purement linguistiques en philosophie, Locke a donné l'impulsion décisive qui tient lieu indûment d'un savoir et peuvent transformer les hommes en perroquets.

1. Geneviève Brykman, « Philosophie des ressemblances contre philosophie des universaux chez Locke », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1995, n° 4 ; H. H. Price, *The Works*, 1997, vol. 3, p. 8-32.